

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 28

Artikel: Le grand guérisseur
Autor: Bourban, P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214031>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et nos pei-nes; Sans plus de fa-çon, Sur le ga-
zon, Nous dan - se-rons en rond. rond. Tra la
la la la la la la, Tra la la la la
la la la la La montagne est si belle en é-
té : Pro-fi-tous - en pour nous a - mu - ser !
Car en dansant nous ou - bli-rons Nos sou - cis
et nos pei-nes. Sans plus de fa-çon, Sur le ga-
zon, Nous dan - se-rons en rond. Cueil-lons
les fleurs, les fleurs nou - vel-les, Ro - ses, gen-
tia - nes, pâ-que-ret-tes; Nous les mettrons à
nos chapeaux. Et vi - ve le can-ton de Vaud !
Arrangement et paroles de C. P

La moufférine se danse comme le lancier, par groupes de 4 paires. C'est un mélange du lancier et du quadrille, mais sans arrêt.

DU TAC AU TAC

« Mon cher Conteur,

L'ARTICLE que tu as inséré dans ton dernier numéro, sous le titre *Embarrassant*, au sujet de la boîte de conserve de bœuf à servir chaude en la plaçant préalablement ouverte pendant vingt minutes dans de l'eau chaude sans l'ouvrir, m'a rappelé un fait authentique qui s'est passé au tribunal du district de Lausanne, il y a nombre d'années, du temps de feu M. le président Dumur.

M. le président, à l'un des témoins, appelé pour la seconde fois à la barre :

— Veuillez préciser la déposition que vous avez faite au début de l'audience. Votre déposition est très importante. Avez-vous réellement et sûrement vu l'accusé tel jour, à tel endroit et à telle heure ?

— Eh bien, voilà, M. le président, « je l'ai comme ça vu, sans le voir. »

— Ah ! ah ! Eh bien, allez vous asseoir, « sans vous asseoir. » — G. R.

LOU DIABLE ET LO FONNO¹

Patois de Salins (Jura français)

I z'ovève no vois² Jésus-Christ et pu saint Pierre que se promouénant su lo rivo de lo mer. Tout d'un cô, i voya lou diable et pu no fonno que se bottevant de l'autro rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lè décombottre ! »

Voilà donc mon saint Pierre qui se dépadzo d'obèi o son maître, et kma i martzève ausse bin sur l'âge que su lo tarro, l'arrivo là da ra de ta ; et pu, ma foi, kma i lès voit toudzo de ple annourtzi l'on contre l'autro, i ne fâ ne ion ne do, i tire se-n'èpée et i eux còpe lo tète. Là-dessus, i s'en retouène kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raconte kmâ lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en couère, et li dit en topant di piè :

— Mâ, bougre d'innocent, i ne l'ovévou pas dit d'ieux còpe lo tète ! Pra-me bin vitou Dzan que délodze et vo-t'a en mon nom i eux remettre.

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tio couito que retrouvâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so nigouedouilléri. Mâ l'ovève ne tète fretto et télomat coueto, tant l'ovève poue que lou bon Dieu ne s'impâtientisse, que lè z'uïou³ li trebeillévânt se bin qu'i pra lo tète de la fonno qu'i met su lo couô di diable et pu cto di diable qu'i met su lo couô de lo fonno.

Et voilà kma quai lè fonné ant lo tète du diable.

La livraison de juillet 1918 de la *Bibliothèque Universelle* et *Revue Suisse* contient les articles suivants :

— William E. Rappard. Wilson, la guerre et la paix. — Eden Philpotts. La ferme de la Dague. Roman. (Quatrième partie). — Geneviève Maury. Un poète du travail. Pierre Hamp. — Henry de Varigny. Impressions de soldats. (Seconde partie). — Julien Gruaz. Les anciens habitants des rives comprises entre Morges et Vidy. — E.-C. Chatelanat. Les fresques d'Ernest Bieler au musée Jenisch, à Vevey. — Henri-Edouard Droz. Un point d'histoire. — P.-V. Gerber. La réforme du calendrier. — Chroniques italiennes (Francesco Chiesa) ; allemandes (Antoine Guillard) ; russes (Ossip Lourie) ; suisses romandes (Maurice Millioud) ; scientifiques (Henry de Varigny) ; politiques (Ed. Rossier). — *Revue des livres*.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

Le secret de l'hydropisie. — Le syndic d'un de nos villages voyant son abdomen s'arrondir tous les jours, se décida à consulter un médecin :

— Pouvez-vous me dire, monsieur le docteur, ce qu'il y a dans mon ventre ?

— Ma foi, dit le docteur, après l'avoir regardé et ausculté, c'est un peu d'hydropisie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Cela veut dire que vous avez de l'eau là-dedans !

— Impossible ! s'écria le syndic. Puis, après avoir réfléchi un instant : « Je n'en bois jamais ! C'est ce gredin de X..., de l'auberge communale, qui aura mis de l'eau dans son vin ! » —

A. G.

LES VIEUX POÈTES

Jeanne et Jean.

CHANTONS les amours de Jeanne
chantons les amours de Jean.

Rien n'est si charmant que Jeanne,
Rien n'est si charmant que Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne
Et Jeanne fait tout pour Jean.

Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien sans Jean.

On n'a qu'à chagriner Jeanne,
Si l'on veut voir pleurer Jean ;

¹ La femme. — ² Il y avait une fois. — ³ Les yeux.

Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.

Jean met la table avec Jeanne,
Jeanne s'y place avec Jean ;
A tout ce que touche Jeanne,
Aussitôt veut goûter Jean.

De ses mains, l'aimable Jeanne
Remplit le verre de Jean ;
Toujours la tasse de Jeanne
S'emplit de la main de Jean.

Lorsque s'en va coucher Jeanne,
Aussitôt se couche Jean ;
Et l'on voit se lever Jeanne,
Sitôt que se lève Jean.

* * *

Si toute maîtresse est Jeanne,
Et si tout amant est Jean,
La femme est une autre Jeanne,
L'époux est un autre Jean.

Jean vient donc d'épouser Jeanne,
Jeanne est la femme de Jean ;
Jean ne reconnaît plus Jeanne,
Et Jeanne méconnaît Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne
Est sûr de déplaire à Jean ;
Quand vous verrez rire Jeanne,
Vous entendrez gronder Jean.

Le mets qui ragôte Jeanne,
Soulève le cœur à Jean ;
Le lit où va coucher Jeanne,
Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean ne peut vivre avec Jeanne,
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne ;
Jeanne au diable donne Jean.

Le jour qu'expirera Jeanne,
Sera le beau jour de Jean ;
On ne verra danser Jeanne
Que sur la fosse de Jean.

LA MOTTE.

LE GRAND GUÉRISSEUR

M. le chanoine P. Bourban écrit au *Nouvel-iste valaisan* :

On ne parle plus que de colonies de vacances. Les initiatives privées et les pouvoirs publics se donnent la main pour les faire fleurir dans nos stations de montagne.

En nier les bienfaits, ce serait s'élever contre l'expérience la mieux constatée. Dans les questions de médecine et d'hygiène, on veut que tout soit démontré par l'expérience. Or, en Valais, les paysans ont démontré par une longue pratique, bien avant les dissertations médicales, les avantages de la cure de soleil pour les malades, et de l'air et du lait des *mayens* pour les enfants.

Lorsqu'il y avait moins de médecins et que les voies de communications étaient plus difficiles, les malades de la montagne se guérissaient en s'étendant au soleil du midi, sur le pont du *raccard* ; et le résultat fut si heureux que l'on commença à installer des galeries¹ au midi des bâtiments en bois. Ceux qui pouvaient s'y blottir, se trouvèrent si bien qu'ils en tirent leurs noms : ce furent les *Loye*, les *Lowe* et les *Delaloye*.

Et pour la cure d'air des enfants ! Dès que neige a reculé sur les hauteurs et que l'herbe poussé sur le flanc de la montagne, gens, enfants et bêtes, tout est embarqué pour les *Mayens*. Air très pur, régime au lait, dans deux ou trois semaines, gamines et gamins valaisiens ont les joues fraîches comme des roses et roses des comme des boules.

Mais si cela ne suffit pas, si le gamin ne bouge pas, voici un autre traitement, employé particulièrement à Conthey. On envoie pendant un mois de juillet et le mois d'août, le garçon, le *manpas*, le mange pain, dans la haute montagne. Et voici son genre de vie. Les parents

¹ En patois : *loye* ou *louye*.

paient vingt francs pour la saison, à l'administration de la montagne dont ils sont consorts, copropriétaires, fournissent le pain et le fromage salé. Le petit pensionnaire n'est chargé d'aucun travail. Il vit au milieu des bergers et se gorge de lait, de crème et de fromage frais. On ne mange jamais de viande. Les soins religieux du jeune homme ne sont pas négligés; car nos bergers des montagnes ont, auprès de leurs troupeaux et autour des grandes chaudières en cuivre d'où sortent les gras fromages, des prières qu'on a, de tous temps, récitées, et que l'on n'omet jamais.

Le gamin, le *manpas*, va, toutes les semaines, au poids de grenier, voir de combien de livres il a augmenté, et au mur du chalet, de combien il s'est allongé. Pendant plus de deux mois, il a si bien tourné autour des vases de lait en bois, du *guetzol*, du *guetzel*, de la *guetzetta* et de l'*eména*, qu'il redescend à la maison, grand, gros et gras.

Le droit des absents. — Un de nos professeurs, d'entre les plus spirituels, se trouvait l'autre jour au café, à une coutumière réunion d'amis. Quelques-uns manquaient au rendez-vous. Suivant une habitude assez fréquente chez les hommes comme chez les dames, on cassait du sucre sur leur compte.

Alors, le professeur d'observer malicieusement: « Les absents ont droit à la vérité! » P.

LA RÉCLAME AU TEMPS JADIS

En vérité, que nos bons aïeux ne s'entendaient pas plus mal que nous à faire de la réclame, témoin un document qu'on a l'obligeance de nous communiquer. Il date pour le moins de la fin du XVIII^e ou du commencement du XIX^e siècle, et fut distribué à Lausanne. En voici la reproduction textuelle.

AVIS AU PUBLIC

Non scriptis sed operibus.

LE citoyen Moreau, connu dans toute la France et autres pays étrangers par son talent de tailler les plumes, donne avis qu'il vient d'arriver en cette ville. Il se flatte qu'il surprendra non-seulement par son habileté extraordinaire à les tailler, mais encore par l'utilité qu'il réunit à son talent de les tailler à l'usage d'un chacun, seulement en voyant l'écriture, ce qui lui a mérité la confiance des Négociants de tous les ports de mer dont il fournit tous les Comptoirs. Il se sert de canifs ordinaires, et non d'un emporte-pièce; il en taille six par minute. Indépendamment de ses plumes taillées, il fournit aussi les comptoirs et bureaux de plumes non taillées qui, par leur apprêt particulier et leur vieillisse, ont l'avantage de ne jamais s'ouvrir, de ne point faire la scie et de se fendre si nettes que la fente est imperceptible. Il est seul possesseur de cet apprêt. Les personnes qui voudront se convaincre, qu'il n'est pas de petits talents, quand on a atteint la perfection, trouveront dans ses plumes taillées de quoi piquer leur curiosité, et dans ses plumes non taillées une qualité qu'elles n'ont pas encore trouvée. En un mot il est le seul en Europe qui ait porté ce petit talent à sa perfection. Les personnes qui auront besoin de ces marchandises pourront le faire appeler. Il est ici pour peu de jours, et est logé chez le citoyen Rouillet, drapeur, au bas des degrés du Marché, n° 20.

LA FEMME JUGÉE PAR L'HOMME

LES hommes qui accusent les femmes d'être extrêmes en tout, ne savent eux-mêmes, soit qu'ils les blâment ou qu'ils les louent, garder aucune mesure: s'ils ne se déclarent pas leurs esclaves, ils s'en font les calomnieux. Pour eux, il n'y a pas de milieu, la femme est ange ou démon: ils rampent à ses pieds ou ils cherchent à l'écraser; ils la couvrent de fleurs ou de boue. Quelques courtes citations fourniront la preuve de ce que nous avançons.

On pourrait les multiplier, mais elles suffisent pour prouver que l'esprit de l'homme n'est pas plus exempt d'exagérations et de contradictions que celui de la femme. Ceux qui les accusent le plus sont généralement ceux qui ont le plus mal agi envers elles; ils leur font payer ainsi le mal qu'ils leur ont fait.

Genèse: Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai un aide semblable à lui.

La Bruyère: Les femmes sont extrêmes: elles sont meilleures ou pires que les hommes.

Coran, 4: Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci, et parce que les hommes emploient leurs biens pour doter les femmes.

Ecclésiaste, 7: La femme qui est comme des rets, dont le cœur est comme des filets, et dont les mains sont comme des liens, est une chose plus amère que la mort.

Mirabeau: La femme est le chef-d'œuvre de la création, l'être le plus parfait que Dieu a créé.

Saint Bernard: La femme est l'organe du diable.

Saint-Pierre: La femme est la main de Dieu.

Saint Paul: La femme est la griffe de Satan.

Saint Jean: Les femmes sont des anges.

Saint Jacques: Les femmes sont des démons.

Bernardin de St-Pierre: Les femmes sont elles-mêmes les fleurs de la vie.

Socrate: La femme est la source de tout mal.

Confucius: (La grande étude). L'amour d'une jeune et belle femme est ce qu'il y a de plus désirable pour l'homme qui possède déjà l'amour de ses devoirs.

Victor Hugo: La femme est un diable très perfectionné.

Proverbes, 14: Toute femme sage bâtit sa maison; la femme folle la ruine de ses mains.

Saint Augustin: Je doute que les femmes aillent dans le paradis avec les hommes, car il serait à craindre qu'elles ne parvinssent à nous tenter encore à la face de Dieu même.

La Rochefoucauld: La vanité, la honte et surtout le tempérament font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes.

Jacques Olivier: Dieu a créé les femmes pour l'ornement de l'espèce humaine, pour soulager notre humanité, adoucir les misères de la vie, donner le contentement aux hommes, et pour aider à peupler le paradis.

A. G.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

19

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans, au sortir des écoles. C'est là que se ravive l'âme desséchée sur les bouquins; elle fait halte pour se reconnaître; elle finit sa vie d'emprunt pour commencer la sienne propre. Ainsi un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme: Socrate flâna des années, Rousseau jusqu'à quarante ans, La Fontaine toute sa vie.

Et cependant je n'ai vu ce précepte consigné dans aucun ouvrage d'éducation.

Ces pratiques dont je viens de parler sont donc la base de toute instruction réelle et solide. En effet, c'est pendant que les sens y trouvent un innocent aliment, que l'esprit contracte le calme d'abord, puis la disposition à observer;

Que faire en flânant, à moins que l'on n'observe? puis enfin, par suite et à son insu, l'habitude de classer, de coordonner, de généraliser. Et le voilà

tout seul arrivé à cette voie philosophique recommandée par Bacon et mise en pratique par Newton, lequel un jour, flânant dans son jardin et voyant choir une pomme, trouva l'attraction.

L'étudiant à sa fenêtre ne trouve pas l'attraction; mais, par un procédé tout semblable, à force de regarder dans la rue, il lui arrive au cerveau une foule d'idées qui, vieilles ou neuves en elles-mêmes, sont du moins nouvelles pour lui, et prouvent clairement qu'il a mis son temps à profit.

Et ces idées venant à heurter dans son cerveau ses anciennes idées d'emprunt, du choc naissent d'autres lumières encore; car, par nature, ne pouvant flotter entre toutes, et surtout entre les contraires, le voilà qui, tout en fixant un fêtu, compare, choisit, et se fait savant à vue d'œil.

Et quelle charmante manière de travailler, que cette manière de perdre son temps!

Mais, quoique à la rigueur un fêtu suffise pour flâner avec avantage, je dois dire que je ne m'en tiens pas là; car ma fenêtre embrasse un admirable ensemble d'objets.

En face c'est l'hôpital, immense bâtiment où rien n'entre, d'où rien ne sort qui ne me paye tribut. Je suis les intentions, je devine les causes ou je perce les conséquences. Et je me trompe peu; car, interrogeant la physiognomie du portier à chaque cas nouveau, j'y lis mille choses curieuses sur les gens. Rien ne marque mieux les nuances sociales que la figure d'un portier. C'est un miroir admirable où se viennent peindre, dans tous leurs degrés, le respect rampant, l'obséquiosité protectrice, ou le dédain brutal, selon qu'il réfléchit le riche directeur, l'employé subalterne ou le pauvre enfant trouvé; miroir changeant, mais fidèle.

Vis-à-vis de ma fenêtre, un peu plus haut, est celle d'une des salles de l'hôpital. De la place où je travaille, je vois l'obscur plafond, quelquefois le sinistre infirmier, le nez contre les vitres, regardant dans la rue. Que si je monte sur la table, alors mes yeux plongent dans ce triste séjour, où la douleur, l'agonie et la mort ont étendu leurs victimes sur deux longues files de lits. Spectacle funèbre, où souvent néanmoins m'attire un intérêt sombre, lorsque, à la vue d'un infortuné qui se meurt, mon imagination se promène autour de son chevet, et, tantôt rebroussant dans cette vie qui s'éteint, tantôt s'avancant vers cet avenir qui s'ouvre, se repaît de ce charme mélancolique toujours attaché au mystère où s'enveloppe la destinée de l'homme.

(A suivre.)

BÖPPLÉ-HUMBERT. — *Les éléments de la musicalité.* — Préparation du chant à l'école primaire d'après les principes de la méthode Jaques-Dalcroze. — Jobin et Cie, éditeurs, Lausanne. — Sous ce titre, la maison Jobin et Cie met en vente un ouvrage du plus grand mérite, dû au regretté Paul Bœpplé, professeur à Bâle, l'un des plus convaincus adeptes de la méthode Jaques-Dalcroze.

Cette méthode tend à rénover non seulement l'enseignement musical, mais l'ensemble des principes généralement adoptés en pédagogie. Complète et admirablement synthétique dans ses fins, elle touche dans ses moyens d'action à toutes les branches de l'éducation physique, morale et esthétique et s'adresse en même temps au corps, aux sens, à l'âme et à l'esprit. M. Bœpplé a su, avec autant de conscience que d'intelligence, condenser en douze leçons, de la façon la plus heureuse, les principes fondamentaux de la « Méthode » et spécialement ceux qui s'appliquent à l'*Enseignement du chant à l'école primaire*. Tous ceux qu'intéresse le développement de la musicalité chez l'enfant trouveront un grand profit dans la lecture de la brochure de Paul Bœpplé, traduite en français par M. Georges Humbert.

Grand Théâtre. — La deuxième saison de comédie touche à sa fin; elle se terminera jeudi prochain. Toute une série de représentations est annoncée jusque-là. Ce soir, samedi, *Monsieur le Directeur*, comédie en quatre actes, de Bisson, une pièce de famille. Demain, dimanche, en représentation populaire, dernière du drame: *Alsace* (prix réduits). Lundi, *Le monde ou l'on s'ennuie*, de Pailleron. Enfin, jeudi, pour la clôture, *La Rafale*, de Bernstein. C'est donc le moment de profiter.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOÎTE
5 PHIOLES FR. 1.80
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS